

Le Dieu Kairos de Didier Laroque

« La vie n'est pas un maquignonage et un hédonisme qui courent à la défiguration du dernier âge. La fortune ne consiste pas en une matière si déprimante, elle ne se réduit nullement à ce que je constate d'*abord*. Je crois à la vie de l'esprit, qui est clandestine. »

Il est coutume de dire qu'il y a deux catégories d'écrivains, ceux qui ne jurent que par le style, la matérialité de la langue, et ceux qui se focalisent uniquement sur la narration, l'intrigue. Didier Laroque, indéniablement, s'attache aux deux, et avec passion. Il écrit au plus près de la langue, travaillant son grain au point de nous livrer un texte qui peut être lu comme une longue poésie en prose. Et quelle poésie ! Si « le style, c'est l'homme » alors : « quel homme ! ». La narration, tout autant, portée par cette langue si singulière pour l'époque, tellement à contre-courant de tout ce qui se publie de nos jours, ne nous laisse pas en reste. C'est de l'existence même qu'il s'agit. Même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un roman d'initiation – comme l'était davantage son premier roman, *La mort de Laclos* – mais bien plutôt d'un roman qui dépeint *la possible rencontre avec sa propre vie*.

C'est, quoiqu'il en soit, à cela que l'on reconnaît probablement le livre d'un grand écrivain : le style est singulier et nous touche, au sens le plus littéral du terme, dans ce que l'on a de plus propre et, dans le même temps, tout ce qui touche au sens, tous les effets de significations que drainent le texte, atteignent au plus universel qui soit. Le miracle se produit quand le singulier touche à l'universel : l'existence d'un homme fait alors écho à l'existence humaine dans ce qu'elle a d'immémoriale.

Dans ce second roman, Didier Laroque nous montre qu'il a comme idéal de coller à cette figure du grand écrivain – de poursuivre cette ligne de fuite que l'on sait ne jamais pouvoir atteindre qu'asymptotiquement. Aucun hasard donc à ce que l'un des thèmes majeurs de ses romans ne soit autre que l'héroïsme. En cela les personnages clés de son livre sont totalement à contre-courant de l'époque. S'il y a bien quelque chose qui n'existe plus dans nos sociétés c'est bien l'héroïsme en acte. La « fin des grands récits » a dit le post-moderne, le corolaire étant la fin de l'existence même du héros. Didier Laroque nous montre que si la présence de héros se fait rare dans nos sociétés occidentales, son idée néanmoins demeure. *Le Dieu Kairos* est en quelque sorte une ontologie locale du héros. Et c'est la littérature seule, nous rappelle-t-il

entre les lignes, qui permet de dépeindre cette idée, de lui donner chair, de montrer le héros en action.

Il y a indéniablement quelque chose de proustien dans ce que nous peint si finement Didier Laroque (qui est au fond un merveilleux peintre-philosophe, qui allie l'œil de l'architecte, ultra-rationnel et la vision parfois presque mystique du poète-métaphysicien). Les salons parisiens de l'avant-guerre : consuls, grands consuls ou entrepreneurs, barons d'industries, et leurs fastidieuses et plates mondanités. L'hypocrisie sociale démasquée sous les formes qu'elle prenait juste avant que l'Allemagne n'envahisse Paris. Mais surtout la méticuleuse description des Choses : paysages, senteurs, atmosphères, couleurs, allures des hommes, beauté des femmes. L'écriture est alors d'une précision chirurgicale. L'auteur en effet ne tombe pas dans le piège de la psychologie. S'il s'agit de décrire ce qui se joue dans l'âme d'un personnage, c'est phénoménologiquement, toujours, que procède l'auteur et jamais en nous donnant à l'aveugle leurs supposées émotions ou sentiments.

« Ne pas mourir avant d'avoir commencé sa vie » : tel est ce qui hante Henri, le principal personnage. Attendre l'événement voilà ce dont il va s'agir. Henri attend qu'un processus de vérité, post-événementiel, survienne, l'incorporant à quelque chose de plus grand que lui, quelque chose qui l'engage dans un processus qui le dépasse tout en le subjectivant enfin. Le Dieu Kairos est l'agent d'une telle survenue. C'est lui qui, surgissant comme de nulle part, sitôt apparu que disparu, permet que la vie véritable advienne. Tout l'enjeu d'une vie est alors de savoir endurer le dénuement qui seul permettra de saisir par la chevelure cet énigmatique Dieu s'il surgit. La « vraie vie » de Rimbaud. Le « grand-midi » de Nietzsche. Car on peut en effet tout à fait vivre comme un mort : le sujet obsessionnel nous le démontre à merveille, gelant plus que tout autre le moindre de ses désirs en une interminable attente à laquelle seule la mort réelle viendra mettre fin. Un tel sujet meurt de son vivant et n'advient jamais à la vie véritable, restant sourd à la vie de l'esprit. Il faut un événement pour tomber sur le vif même de la vie qui devient alors véritable : c'est cela l'héroïsme. C'est cela le sujet du livre. C'est cela que veut nous dire Didier Laroque en usant de toutes les ressources que permet le roman. Vivre ne suffit pas, il faut savoir grâce au dénuement, grâce à une longue préparation, atteindre le vif de la vie. L'animal humain et le sujet de la vie de l'esprit cela fait deux.

« L'espoir d'un changement », tel est donc ce qui anime Henri. « Que paraisse un acte digne d'être élucidé et relaté ! Mon œuvre sera possible si je suis témoin d'un tel exploit. Je pense cela, je ne sais ce qu'il en est ; l'idée me vient privée d'arguments. » La beauté de l'œuvre de Didier Laroque est alors que son roman intègre l'événement même qu'est l'écriture d'un roman. C'est d'harmonie qu'il est alors question. D'harmonie dans le sens bien particulier et tout à fait singulier que lui donne l'auteur. Le roman est possible après qu'eut lieu l'événement, que le Dieu Kairos eu été saisi

et il est réellement écrit uniquement quand cette toute particulière harmonie est atteinte. D'où le double risque, qu'a su surmonter Didier Laroque, celui de ne jamais commencer à écrire et celui de ne jamais parvenir à mettre le point final à un récit.

Gageons que ce roman soit achevé au sens le plus plein du terme, que l'harmonie soit son cœur, plus encore, espérons qu'il s'agisse du portique d'une œuvre encore à venir et qui ferait date dans l'histoire de la littérature. Dieu sait que manque à l'époque cruellement une telle œuvre d'art totale.

Nicolas Floury